L'ABEILLE DE LA N.ORLEANS

TOUS LES 2 JOURS 4 PAGES

NOUVELLE-ORLEANS.

DIMANCHE MATIN, 8 NOVEMBRE.

FEUILLETON

A la Troisième Page.

Courrier de Paris.

Paris, 15 octobre.

Rien que près de quinze jours se soient écoulés, nous sommes encore sous le coup de cette révolution étonnante, qui, sans presque verser de sang, presque sans combat, presque sans rien, a vu revenir le trône d'Espagne et forcé la reine Isabelle à venir demander un asile à la France. Elle est tombée sa dynastie, ainsi qu'un décor de théâtre. A peine avons-nous eu le temps de la voir disparaître. On en serait crû à une féerie de la Porte Saint-Martin. Comme au coup de sifflet du machiniste, la scène a changé d'aspect subitement: un nouvel ordre de choses a remplacé l'ancien comme une toile de fond en remplace une autre; des trappes invisibles se sont ouvertes, de grandes choses ont sombré; de grandes choses ont surgi. Et dans cette catastrophe incroyable les généraux sonpirs ressemblaient à ces hommes de paille, qu'on aperçoit, pendant les *changements à vue*, emportant des coulisses sur leurs épaules. Ils emportaient eux, les restes d'un pouvoir décrépit. Ils détrônaient, comme on eût pu faire de toiles peintes, les vieilles institutions de leur patrie, tout ce bric-à-brac sinistre qui avait été une constitution, un trône et une royauté.

Isabelle II n'a point trouvé de défenseur, même parmi ceux qui l'approchaient. On avait, à Saint-Sébastien, orné de guirlandes de fleurs le chemin qui mène du palais à la gare. Or, pendant les hésits lons de la Reine qui, tantôt devait s'enfuir en France, tantôt devait rester, un fonctionnaire de l'endroit divisé à l'un des nos amis, en lui montrant ces roses qui se fanaient lentement au soleil:

—Si au moins la Reine partait demain matin! nos guirlandes pourraient encore servir pour la fête de la liberté!

Mais les fonctionnaires ne sont-ils pas toujours et partout les mêmes? Avant de songer à sauver une dynastie, ne tant-il pas qu'ils savent leur place? Ils parlent souvent de leur fidélité. Il y a, en effet, quelqu'un qu'ils n'ont jamais trahi, en aucun pays, en aucune occasion. Et ce quelqu'un est un être abstrait: c'est la fortune.

La révolution qui vient d'éclater comme un coup de foudre était préparée de longue main. Les plus curieux, c'est que tout le monde la prévoyait et que ni secret des gouverneurs était devenu celui de Polichinelle. Il n'y avait peut-être en Europe que la Reine Isabelle qui ne sût rien. Les souverains ne savent jamais ce qui se trame autour de leurs trônes. Ils ont cela de commun avec les maris trompés.

Il y a deux mois, le général Prim, réfugié à Londres, fit demander la permission d'aller prendre les eaux à Vichy. On la lui accorda. Mais on lui demanda en même temps sa parole de gentilhomme qu'il ne s'occuperait point de politique. Le général n'hésita pas à la donner. Huit jours après, il était de retour de Vichy et il déclarait, que ne pouvant tenir ce qu'il avait promis, il allait reprendre la route d'Angleterre. C'est pendant ce court séjour à Paris qu'il dit tout haut et en son sens: officiel, ou en lui parlant de la reine d'Espagne (le fait m'a été affirmé par un témoin auriculaire):

—Ne seulement j'avais sous mes ordres cinquante hommes désespérés et dont je fesais sur, j'en faisais avec Isabelle en un jour, assez d'usage de sang, mais guerre civile. J'irais à Madrid, j'entrerais au palais. Je pénétrerais dans l'appartement de la Reine. Je la prendrais par la main. Je la conduirais à la gare et je l'emmènerais en France.

Était-ce là une simple fanfaronade espagnole? Ou en doute, maintenant qu'on voit avec quelle facilité la révolution a réussi.

Les propos de Prim, son retour de Vichy, les visites nombreuses et significatives qu'il y avait reçues, donnent l'éveil au gouvernement français. On envoya, paraît-il, quantité d'agents dans les villes d'Espagne, et ces agents reviennent avec des renseignements très-exacts. A ce moment, un journaliste officieux, se trouvait à Madrid. Le hasard fit qu'il se rencontra avec des révolutionnaires ardents qui que révolutionnaires lui contèrent en grande partie leurs projets. Quand le journaliste revint à Paris, il savait parfaitement comment devait procéder la révolution, ce qu'elle ferait, de quelle manière elle triompherait. Il avait le programme dans sa poche.

Les Espagnols étaient mieux renseignés encore. Au moins, jusque par ce qui m'est arrivé. C'était, il y a deux mois environ, au commencement d'août, je venais de faire une promenade à Fontarabie et je m'étais arrêté au bord de la Bidassoa, attendant une barque pour repasser en France. Près d'un poste qui se trouve là, un curé de campagne, assez gras, bien vêtu, se chauffait au soleil et fumait des cigarettes tout en s'entretenant avec un sergent de la douane que je crois voir encore: un sergent à moustaches effilaquées, l'ombre d'un sergent. Le curé tenait une ligne à la main et m'offrit du feu, nous nous mîmes à causer. La conversation roula d'abord sur les différentes espèces de poissons qu'on trouve dans la Bidassoa, puis, je ne sais comment, de là en aiguille, nous en vînmes à parler révolution.

—Notre gouvernement est bien malade, dit le curé. Il n'en a plus pour longtemps. Des événements se préparent qui doivent changer la face des choses.

—Certainement, fit le douanier.

—Un espère se débarrasser de la Reine!

Le curé me regarda avec un étonnement comme pour me dire: Vous ne le savez pas déjà! Il reprit:

—La Reine ne rentrera pas à Madrid. L'Espagne entière sera soulevée avant qu'elle ait quitté Saint-Sébastien. C'est convenu. Interrogez n'importe qui dans la ville. Il vous le dira.

—Et vos généraux avisés!

Le curé sourit. On ne les cherche pas. Canrès. Prim a déjà dû quitter Londres. L'armée les attend de pied ferme sur la Mide ne soulève d'abord. Quant à la flotte, elle fera comme nous: les révolutionnaires. Topete est fervoreux.

—Oh! bien en colère! reprit le douanier.

—La chose sera vite faite, continua le curé en tirant un poisson de l'eau. Puis il se mit à me conter un détail, assez mal tourné (une fois qu'il l'avait dit quelqu'un), tout ce qui allait arriver. Il me dit les projets de Serrano, les intentions de Prim, les dispositions de l'armée. Il n'oublia rien. Et comme je lui annonçais que j'allais bientôt rentrer à Paris:

—Restez donc encore quelques jours, me répondit-il. Vous verrez cela.

Je le quittai cependant, sans attacher grande importance à ce qu'il m'avait raconté. Ce jours derniers, seulement, cette conversation m'est revenue à la mémoire avec toutes les circonstances. Il est, il est bien son secrétaire.

Peu à peu, même, il se prit d'une grande amitié pour lui, d'une amitié vraie, profonde, paternelle. Le jeune homme était sérieux, intelligent, travailleur. Il paraissait très reconnaissant des soins qu'on avait de lui. Il était discret comme la tombe. Le député l'initia à tous ses secrets de famille. Le député le vêtit, le loges, le nourrit, le traita comme un fils. C'était lui qu'il consultait pour ses discours. C'était à lui qu'il donnait les conseils quand il se trouvait embarrassé. Cette intimité dura quatre ans. Au bout de ce temps le jeune homme devint malade. Les soins furent inutiles. Le jeune homme mourut. Le malheureux fut de vous dépeindre le désespoir du député. Il en resta des cheveux pleurs, le fidèle, tombe malade à son tour. Il ne voulut cependant pas quitter son ami sans lui dire un dernier adieu. Il lui prit son cœur. Il prononça les discours sur la tombe entr'ouverte. Après quoi, il s'enferma chez lui et refusa de parler à tout le monde.

Quelques jours après, comme il était en train de déjeuner, on lui sonne entre.

—Monsieur, dit-elle, qu'est-ce que nous allons faire de ça? C'est le portefeuille de votre pauvre monsieur qui est mort!

—Laissez, soupira le député, laissez ce souvenir!

Or, comme la bonne lui remettait le portefeuille entre les mains, il crut sentir quelque chose dans la poche. Il fouilla. Et il retira une carte d'agent de police. Cette carte était accompagnée d'un rapport détaillé.

Le député avait pourri pendant quatre ans son ... mort. Il avait versé des larmes sur son tombeau.

Je dois vous demander place ici pour une petite rectification. Vous vous souvenez peut-être que, dans mon dernier Courrier, je racontais l'histoire d'une jeune femme morte pour un artiste que sa famille n'a point voulu lui laisser épouser. J'ai eu l'occasion de me rencontrer depuis avec cet artiste. Son désespoir profond m'a touché. J'ai été fort injuste envers lui. Je n'avais entendu qu'une cloche. Peut-être devrait-on, en regard du rouge de la jeune femme, mettre le rouge de jeune homme. Je pourrais l'écrire. Mais il vaut mieux, s'écrire pas, laisser les couleurs s'apaiser et les morts dormir en paix!

Ceci se passait dernièrement à la cour d'assises.

Le président reprochait à une sorte de bandit ramassé par les gendarmes sur la grand'route de n'avoir pas de domicile.

—Eh! mon bonne, celle-là! dit l'homme. Pourquoi que vous ne me proposier pas de loger chez vous!

EDOUARD LOCKROY.

La Périchole.

DERNIÈRE OPÉRETTE D'OFFENBACH.

Paris, 7 octobre.

La Périchole — C'est le titre de la nouvelle opérette bouffe, due à la collaboration si heureuse jusqu'à ce jour de MM. Henri Meilhac et Ludovic Halévy avec Jacques Offenbach — *la Périchole* a été représentée hier soir au théâtre des Variétés.

Quelques mots d'abord sur la composition de la salle. Ce n'était pas cette fois le monde artiste qui dominait: c'était le monde de la gaîne. Toutes les loges étaient occupées par des femmes en compagnie des ducs d'en *face* et des comtes et barons d'à-côté. Touchante fraternité!

Est-ce un succès, est-ce une chute que j'ai à constater? Tranchons tout de suite la difficulté. C'est successivement l'un et l'autre. Figurez-vous une médaille qui a sa face et son revers, la face adorablement ciselée, le revers fruste ou à peine dégrossi. Le premier acte—la pièce n'en a que deux; mais, au revanche, elle dure trois heures—le premier acte, c'est la face, le second, c'est le revers de la médaille.

Cela posé, je ne vous étonnerai pas, en vous disant que la première partie de la soirée s'est passée en applaudissements, en tréplignements, en transports d'enthousiasme et que, pendant la seconde, on a un peu bâillé, pas mal murmuré, et, finalement, sifflé.

Maintenant, j'ajoute bien vite que les sifflets, qui ne se sont produits qu'au petit nombre, s'adressaient exclusivement au poème et, par conséquent, aux paroliers; mais qu'il n'y a eu et qu'il ne pouvait y avoir que des applaudissements pour la partition. Musicalement parlant, *la Périchole* est, à mon sens, sauf peut-être un peu trop de réminiscences empruntées par le compositeur à ses propres opérettes, l'une des plus riches en idées mélodieuses, des plus soignées comme facture et qui rappelle qu'à côté de Jacques Offenbach, il y a un artiste de griffe d'or et de diamant.

La Périchole! Voilà un nom qui sonne! c'est là le nom d'une piquante héroïne de *Théâtre de Clara Gazul*. Une des premières œuvres de M. Prosper Mérimée en date, et, en même temps, qu'il spiritisel écrivain ne se doutait nullement qu'il deviendrait un jour un homme sérieux, qu'il ferait des livres également prétendus tels et fort ennuyeux, et qu'il aurait même séné-teur!

Comment se fait-il, allez-vous penser, que deux auteurs aussi habiles que M.M. Meilhac et Halévy, ayant sous la main un petit chef-d'œuvre—relisez *le Carrosse du saint sacrement*—n'aient pas mieux sorti les joyaux dont ils s'étaient emparés? Ah! voilà la chose! c'est qu'en présence d'un comité d'examen des œuvres dramatiques, chargé d'appliquer le fameux monologue de Figaro, qui est dans toutes les mémoires, MM. Meilhac et Halévy ont compris qu'ils pouvaient tout au plus introduire sur la scène les mêmes personnages de la nouvelle dont il s'agit: le vice-roi et la comédienne et, encore, ont-ils fait de la comédienne une chanteuse des rues.

Cette contrefaçon de Périchole a un amoureux qui exerce le même métier et auquel elle prétend rester fidèle. Passe le vice-roi, un vice-roi non moins vicieux, non moins fidèle que plus grotesque naturellement que le prototype fourni par M. Prosper Mérimée. Son Altesse devient cependant amoureuse de la bohémienne; mais la bohémienne qui, comme la sœur dans *le Mariage de Figaro*, accepte tout, ne veut rien donner en échange, et, un fol, le vice-roi en est pour ses frais et pour sa courte honte. Et puis?.... Et puis, c'est tout.

La Périchole, c'est Mlle Hortense Schneider, très sympathique et très goûtée au premier acte, où elle chante, avec son partenaire Dupuis, la complainte en forme de boléro de la *Jeune Indienne*, qui va devenir populaire et dont le refrain, une mazurka vraiment *sui generis*, *ra et ra: Espanol*. Il y a même à la fin de cet acte une scène d'ivresse de la Périchole assez risquée, mais que l'artiste a sauvée à force d'art et de finesse, et à l'aide d'une charmante ariette: *Ah! quel dîner je vens de faire!* En deux mots, pourquoi s'est elle permis de scander, au second acte, par des bons de joie, le rôle de testable, les deux couplets qu'elle a à chanter? C'est partir de ce moment que la chance est devenue décidement contraire.

Grenier est très-drôle dans son rôle de vice-roi galantin et il a, dans ce même premier acte, dont je ne saurais dire trop de bien, des couplets sur les femmes—*les femmes! les femmes!*—qu'on a fait bisser avec un fanatisme voisin du délire.

Je ne sais si je ne me trompe: mais il me semble que presque tous les morceaux de musique du premier acte ont dû être répétés: il y en a même un dans le second, ce qui est aussi un certain point la longueur du spectacle. Un peu plus et le public allait imiter l'empereur Joseph II, à la première représentation de Mozart, et, après le duo de Jacques Offenbach emboîtait le pas au Maître.

Pourquoi n'en a-t-il pas été ainsi jusqu'au bout? Pourquoi, à vouloir essayer de vous le faire comprendre. Non, certes, mille fois non, ce n'est pas la faute du musicien, qui n'a jamais été mieux inspiré que dans cette partition, dont j'allais oublier la jolie ouverture. Le duo de la *Lettre à la Périchole*, destinée à faire pendant à la mémorable déclaration de *la Grande Duchesse*.

J'allais, vaillant comme un paladin, en en passe régulièrement toutes les fois que Jacques Offenbach et ses deux satellites engagent une de ces parties de dés aussi périlleuses, dans lesquelles nos administrations théâtrales mettent de si gros enjeux en décors, en costumes, en mise en scène, que sais-je? Le premier soir, le public, que ces mesures ont rendu fort exigeant se montre un peu réfif, parfois même harcelé. Le second soir, grâce à quelques coupures, il est déjà sensiblement amadoué—des coupures, elles sont faites, j'en suis sûr, à l'heure actuelle—Le troisième soir, il n'y a plus de place au bureau; la salle est bondée pour trois mois et vogue la galère! Ainsi soit il pour *la Périchole*, mais à cause seulement de la musique.

FAITS DIVERS.

—La Société d'Agriculture et des Arts de Versailles va entreprendre l'acclimation, sur une grande échelle, du ver à soie, connu dans la haute antiquité sous le nom d'*eucen chinoun*.

Un de ses membres a été délégué pour aller en Afrique, étudier les mœurs et les habitudes de cet animal, et en rapporter un certain nombre de sujets, qu'on élèvera dans un vaste enclos.

Si les résultats répondent aux espérances de la Société, le plus gros des oiseaux, si facile du reste à réduire à l'état de domesticité, deviendra, au pont d'années, le plus bel ornement des basses-cours.

On tire un bon parti de l'autruche.

Le Dey des pluies, rapporte annuellement une valeur variant de 60 à 100 fr.;

2o De ses œufs, dont un seul, à la coque on en omelette, peut satisfaire plusieurs estomacs.

3o De sa chair, d'un goût exceptionnel et très agréable, il est vrai, mais que les ressources de l'art culinaire trouveront moyen d'utiliser.

4o De ses plumes, dont les panaches, au temps d'Alexandre-le-Grand, flassient des bonetiers, et qui, une fois tannées, devient un cuir comme n'en fournit pas la Russie.

—Une scène singulière s'est passée hier matin à Nottingham, rapporte le *Daily Telegraph*. Trois bœufs traversaient Bridesmith Gate en route pour le marché, quand l'un d'eux, apercevant sans doute la présence d'une large porte y entra fort résolument.

C'était le magasin de Mme Wood, la corsetière. Ses ouvrières et les demoiselles de comptoir s'y trouvaient en ce moment. Il n'est pas besoin de dire avec quel empressement elles lui abandonnèrent la place.

Le bœuf ne tarda faire, pour sa large tête, un tour de comptoir, effleuma quelques corsets, puis fit deux ou trois tours dans le magasin. Au fond du magasin se trouve un large escalier. Il s'y engagea et arriva à une chambre. Une fois dans l'appartement, il se mit à jouer avec la porte et la fit si bien aller du bout de ses cornes qu'elle se ferma.

Il ne lui restait plus rien à faire que de s'y installer, et il le fit. Il avait déjà posé ses deux pieds de devant sur le lit, quand un bruit qui se fit à la porte le détourna de cette idée.

Mais, en retombant sur le parquet, il aperçut devant lui un autre bœuf! Grand étonnement d'abord; puis le colère lui vint: il baissa la tête, prêt à lancer son coup de corne. Le second bœuf en fait autant; alors, il n'hésite plus, il frappe et.... la glace volo en éclats.

A ce moment, on ouvrit la porte et plusieurs personnes entrèrent dans l'appartement. Le premier qui se présenta fut précipité tout maréchal au fond de l'escalier. Les autres l'y auraient probablement suivi, mais quelqu'un eut l'idée de lui montrer quelques navets et des carottes.

A cette vue, la colère de John Bull se dissipa. Il oublia l'appartement de Mme Wood, les corsetières, et se laissa mettre dans la rue.

—Ils été pêché par quelques baigneurs, dans les rochers St Michel, sous Caroilles, un curieux poisson que bien des gens tiennent encore à l'état de mythe: *le pecurer*.

Cette pêche est ainsi racontée par l'*Ardennais*:

—La présence de ce monstre, retiré dans un trou profond, fut signalée par un enfant qui vint s'asseoir tout à côté du trou. Le premier qui voulut explorer cette cavité de la main se sentit mordre les doigts, les retira vivement et voulut continuer son exploration avec un instrument qui lui fut brusquement enlevé. Après bien des efforts inutiles, on prit le parti de déganrir la retraite du poisson en arrachant les pierres qui le formaient. On découvrit enfin un animal d'une couleur grisâtre, tacheté de jaune, qui se cramponnait aux rochers et se collait, avec une force et une agilité surprenantes, aux baines qui le frappaient. C'était *une picaure*, une véritable *pecurer*, dont la tête, avec ses gros yeux noirs et fixes, restait enfoncée et comme protégée au fond du trou, tandis qu'elle se défendait avec ses bras longs et gluants: elle en avait huit, garnis d'un nombre infini de *sapers*, suspurant chacun 0 m. 30 c., ce qui lui donnait une envergure de 1 m. 80 c. Elle a été mesurée en présence d'une vingtaine de personnes, qui sont seulement ont voulu la voir et l'étudier, mais savoir si le chair de ce monstre était bonne. En cuisant, elle prit une teinte rosée comme celle du homard: on avoue est assez agréable et l'on comprend que les jeunes pieuvres, comme à Saint Fair sous le nom de *mamards* ou *mimes*, soient admises dans l'alimentation gravillaise.

La troupe d'opéra de Dublin donnait lundi dernier *les Huguenots*. La toile venait de tomber sur le dernier acte, quand, se termine, comme on sait, par le massacre de la Saint-Barthélemy. Tout à coup, Mlle Titiens, tout âmes, apparaît sur le devant de la scène et demande s'il n'y a pas un médecin dans la salle. Un docteur Moore se présente, et arrivé dans les coulisses il trouve le ténor italien Mongini assis sur une chaise, soignant beaucoup d'une blessure qu'il avait reçue près de l'oreille et provenant d'un coup de sabre. Une forte hémorragie s'était produite, mais heureusement la blessure n'était pas dangereuse, le coup de sabre était un coup d'estoc et non de taille. Le public, resté dans la salle, a accueilli avec sympathie cette nouvelle rassurante.

—Le triste résultat du concours de poésie ouvert l'année dernière et les alexandrins homicides dont on crible le président Lincoln sous la voûte de l'Institut, a effrayé l'Académie française, ainsi qu'on l'a vu dans le rapport de M. Villemain. Les quarante ont craint une nouvelle rédaction de martyre de César par M.M. les versificateurs actuels, et ils n'ont voulu désigner personne aux rimes assonnantes des poètes de 1869.

Il est mélancoliquement déclaré, par la bouche du secrétaire perpétuel, qu'ils couronneraient les meilleurs "deux cents vers qui rendraient le plus heureusement, à leurs yeux, quelque pensée digne de notre temps."

BULLETIN FINANCIER.

Samedi soir, 7 novembre.

Il ne s'est opéré aucun changement important sur le marché monétaire. La demande s'est soutenue, mais elle est modérée. Les porteurs de billets de premier ordre trouvent aisément des emplois. Le taux de l'intérêt, dans les rues, est de 10 pour cent par an. Il pour cent pour mois les billets de premier ordre et 1 1/4 à 1 1/2 cent de second ordre: le papier de commerce No 1, sans garantie collatérale, à 1 pour cent par mois et 1 1/2 à 2 le No 2. Les billets hypothécaires sont à 10 et 12 par an le No 1 et 12 à 15 le No 2. Les banques escomptent la plupart des bons billets de commerce que leur offrent leurs clients et prêtent volontiers à courte échéance.

L'or a ouvert à 135 à 135 1/8 contre 134 1/8 à New-York, et après s'être vendu à 135 1/4, a fermé aux taux d'ouverture. Les opérations comprennent 50,000, (de bonne heure, avant la dépêche de 10 heures du matin) à 134, $5,000 et $15,000 à 134 3/4, $5 000 et $10,000 à 134 7/8, $1,000, $2,000, $5,000, $6,000, $10,000 et $10,000 à 135, $2,000 et $10,000 à 135 1/8, $1,000, $2,000 $2,500, $4,000, $4,000, $5,000, $6,000 et $7,000 à 135 1/4. Les argent, $1,500, en demi-pistoles américains, à 132 1/2, $1,000 à 133 et $1,200 à 133 1/4. Nous cotons 132 3/4 à 133 1/4 les demi-pistoles américaines et 137 à 137 1/2 les pièces mexicaines.

L'animation n'a pas été grande dans le change étranger et les cours ont suivi les variations de l'or à New-York. Les ventes de sterling comprennent 5 0/0 livres No 1, à 143 3/4, 200 livres à 143 3/4, 300 livres à 143 3/4, 200 livres à 143 1/2. Dans le change sur France, 20,000, 25,000 francs, le change de commerce No 1 à 5 33 1/4, 60,000 et 200,000 à 5 32 et 200,000 à 31 1/4. Les transactions indiquent une forte hausse depuis hier, mais, à la clôture, le marché était irrégulier pour nous permettre de donner des cotes.

Le change américain a été un peu plus ferme, mais sans hausse. Les banques ont tiré sur New York à 1/4 d'escompte; quelques-unes d'entre elles ont répondu à une assez bonne demande pour remises. Les ventes sont: $10,000, $25 000, $25,000 et $70,000 au change de commerce, à vue, sur New-York, et $40,000 de banques, à vue, à 1/8 d'escompte, $5,000 à 1/16, $25,000, en change de commerce, à 11,32, $12,000 à 7/16, $20,000 à 1/2 et $30,000 (10,000 et 20,000 "factory bills") sur Boston, à 3/8. $50,000 en or, sur New York, à 1/4 d'escompte.

Hier et avant-hier, 38 actions de la compagnie de chemins de fer de la ville se sont vendues, une partie à $160 et une partie à une fraction de moins. La vente de 25 actions de la banque de la Nile-Orléans (mentionnée dans notre bulletin d'hier soir) s'est faite à $44 25 au lieu de $35 25.—$1000 en obligations de la ville partant 10 pour cent d'intérêt se sont vendues à 53 1/2; $1000 à 70; et $1000 à 69 1/2.

Les billets de la ville n'ont guère varié, une vente (la seule annoncée) de $2000 a eu lieu à 40 d'escompte. Les courtiers ont acheté les petites sommes à 41 à 42 et vendu à 40 à 41.

BULLETIN COMMERCIAL.

BUREAU DE L'ABEILLE,
Samedi, 7 novembre 1868.

COTON—Les ventes d'aujourd'hui ont embrassé 4200 balles qui ont changé de mains à des prix qui ont montré quelque irrégularité, mais qui ont clos comme suit: Ordinary 21 1/4 à 21 3/4, good ordinary 22 1/4 à 22 3/4, low middling 22 1/2 à 23 1/4, middling—à 23 3/4 et strict middling à — 24.

La demande a été bonne à l'ouverture du marché et les prix offerts ont été en partie les prix d'hier et en partie un peu plus forts, les ventes ont acquis de la force sous l'effet produit par la hausse de l'or à New York, mais quand on a en quelque sorte fait le tour, il n'était pas maintenue, les facteurs ont pris librement fait face à la demande et l'amélioration a été perdue. Toutefois, à une heure plus avancée, l'or s'étant de nouveau amélioré, les facteurs se sont montrés plus exigeants, de sorte que nous avons jugé nécessaire de modifier les cotes d'hier, les plus usuelles de la force sous l'effet produit par la hausse de l'or à New York, mais quand on a en quelque sorte fait le tour, il n'était pas maintenue, les facteurs ont pris librement fait face à la demande et l'amélioration a été perdue. Toutefois, à une heure plus avancée, l'or s'étant de nouveau améliéré, les facteurs se sont montrés plus exigeants, de sorte que nous avons jugé nécessaire de modifier les cotes d'hier, les plus usuelles de la force sous l'effet produit par la hausse de l'or à New York, mais quand on a en quelque sorte fait le tour, il n'était pas maintenue, les facteurs ont pris librement fait face à la demande et l'amélioration a été perdue. Toutefois, à une heure plus avancée, l'or s'étant de nouveau améliéré